

réjucit l'espoir des cuves pleines, un curé dont la face rubiconde semble se remémorer le *Bonum vinum lætificat cor hominis* et deux gars qui, l'un sous le costume militaire et l'autre au sortir du tirage au sort, chantent, en levant leurs verres, la gloire du vin.

Cette suite d'estampes a été tirée à 400 exemplaires dont cent furent livrés à l'Administration de l'Exposition pour la décoration des palais centennaux. Les 300 autres exemplaires numérotés sont mis dans le commerce.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Peter Benoît, le grand musicien flamand dont je vous ai parlé à maintes reprises, vient de mourir à Anvers, où s'était écoulée son active et féconde carrière. Avec lui disparaît une des belles figures originales, voire autochtones, décoratives, militantes et créatrices de ce pays. Et c'est avec une piété mélancolique que je me remémore sa personne de lutteur et d'apôtre, et les heures d'aimable prestige que je passai avec lui.

Je me reporte aux années de 1876 à 1886. Le directeur de l'Ecole de musique flamande d'Anvers avait établi son quartier général à l'*Ancre Couronnée*, une vieille et patriarcale auberge désormais historique exploitée par le digne M. Mertens, dont la famille, éminemment bourgeoise, — j'emploie cette épithète pour ce qu'elle évoque de probité, de quiétude, d'ordre et de bonheur stable quoique médiocre, — fut si maternelle pour ce grand homme et grand enfant illusionniste qu'était Peter Benoît. Cette auberge à l'enseigne suggestive était située au Marché au Lait, une des étroites rues traficantes du vieil Anvers, près de l'endroit où se dressait encore, il y a quelques années, Lyne, la petite laitière de bronze à laquelle le chronogramme suivant, inscrit sur la pompe rustique qui lui servait de socle, donnait 1766 pour l'année de sa naissance :

Lang LeVe BLY Van ZIn Ons LYn De McLkboerIn (1),

Dans les grandes circonstances, Lyne revêtait ses cotillons de fête et alors son confrère Teune Kœkelœre, le malin paysan aux œufs, une sorte de Pasquin anversoïse dont la statue polychromée, accroupie dans une niche à l'angle du Marché aux Œufs, la place voisine, ne manquait pas de lui envoyer ses chaleureuses félicitations et de l'entretenir

(1) Longue vie et belle humeur à notre Lyne, la laitière!

narquoisement des grands événements du jour. A cause de la circulation très intense dans ce Marché au Lait représentant, depuis le XIII^e siècle, une des rues par lesquelles défilaient tous les convois de marchandises apportées ou importées sur l'Escaut, de crainte aussi qu'un jour elle ne fût culbutée de son piédestal par l'un ou l'autre de ces lourds fardiens sur lesquels s'amoncellent les sacs, les ballots et les caisses, la délicate petite laitière a été reléguée dans le square entourant le Steen, la rebarbative prison convertie en musée d'antiquités, où, derrière son grillage, en compagnie d'autres reliques communales de nature plutôt farouche, tels que mortiers, coulevrines, ferrailles patibulaires, la pauvre Lyne fait un peu l'effet d'une prisonnière ou d'une oiselle encagée.

L'*Ancre Couronnée* n'était pas loin non plus de l'antique maison des Chorals (*Choralhuis*) occupée jusqu'en ces derniers temps par un loueur de voitures et qui, au XV^e siècle, était affectée au logement des maîtres et des chantres de la première école de musique d'Anvers, d'où sortirent les Ockeghem, les Obrecht et les Hubert Waelraet, ces arrière-ancêtres de Peter Benoit.

Vieille et bonne auberge de l'*Ancre*! Que de repas savoureux on y faisait! Quelle cave de bordeaux vieux! Mais surtout quelle délicieuse bière de double orge, la cervoise favorite de Benoit! C'est là qu'aux jours de ses grands concerts Benoit tenait pour ainsi dire table ouverte. Comme la plupart des artistes d'autrefois, ce puissant brosseur de fresques musicales se montrait généreux jusqu'à la prodigalité, et à ce propos je constaterai qu'il meurt pauvre; non seulement ses œuvres ne lui auront rapporté aucun bénéfice matériel, mais il s'en faut que toutes aient été gravées. Combien de fois ne lui est-il pas arrivé, en présence de l'insuffisance de la recette, de faire lui-même, au dernier moment, les frais d'une représentation supplémentaire d'un de ses drames lyriques qui eût, sinon, dû disparaître de l'affiche! Il ne se contentait pas d'inviter ses amis du pays et de l'étranger à venir assister aux grands festivals consacrés à ses œuvres, mais il hébergeait ces pèlerins durant tout leur séjour à Anvers, il les traitait copieusement et il retenait même leurs chambres à l'*Ancre* en les recommandant aux soins vigilants du brave M. Mertens promu, en quelque sorte, au rang de majordome et d'intendant du maître! Sans vous consulter Benoit prenait à sa charge non seulement la table, mais encore le logis. Oh les chambres propres aux parois de bois comme dans un navire, les couchettes aux draps

blancs un peu gros, mais fleurant bon les herbes aromatiques ! Au moment du départ, lorsque l'on demandait sa note, M. Mertens vous annonçait que le maître avait tout réglé. On avait beau se répandre en protestations, se rebiffer, le patron, placide mais ferme, observait rigoureusement la consigne. Quant à faire des reproches à Benoît, le diable d'homme se gardait bien de se montrer. Le train n'attendant point, il n'était plus temps d'aller relancer le trop royal amphitryon, chez lui, au Marché au Blé ; puis il aurait fallu l'arracher à un repos bien mérité après une veillée prolongée jusqu'aux « petites heures », durant laquelle il avait encore payé de son esprit, de sa belle humeur, de son talent de conteur et de pianiste. L'hôte exquis, le galant homme que ce grand musicien ! La verve et l'humour, le sel hospitalier — comme on dit le pain et le sel ! — dont il saupoudrait ses anecdotes, ses souvenirs, ses critiques ! Il fallait surtout le mettre sur le chapitre de sa vie à Paris et de ses débuts dans la carrière. J'ignore s'il laissera des *Mémoires*. Ceux-ci seraient au moins aussi intéressants et, à en juger par quelques articles et morceaux communiqués à des périodiques flamands, aussi bien écrits que ceux d'Hector Berlioz. Il aurait aussi pu donner un pendant aux *Soirées de l'Orchestre* et aux *Grotesques de la Musique*, sans se montrer aussi féroce toutefois que l'implacable tortionnaire des mauvais musiciens et des faux artistes...

A ces brillantes assemblées, épilogues obligés des « premières » de Benoît à Anvers, je préférerais peut-être les occasions où nous pouvions jouir en plus petit comité, entre intimes, de la captivante société du maître. Alors il se montrait encore plus naturel et plus expansif. Quoique parlant le plus souvent le flamand, sa langue maternelle, Benoît possédait admirablement le français, et, pour peu qu'il ne se trouvât pas entouré exclusivement de ses compatriotes, par courtoisie, c'est en cette langue qu'il entretenait ses invités. Il intéressait tellement ses convives que nul ne songeait à la fuite du temps ; d'ailleurs, avant que sa santé eût subi le fatal accroc dont il ne devait plus se remettre, lui-même était le dernier à parler de se coucher. Et quel délice quand il se mettait au piano, soit qu'il jouât l'une ou l'autre de ses œuvres de demi-teinte, par exemple cette exquisite *Cantate des Enfants*, ou qu'il improvisât au gré de sa fantaisie, qu'il se livrât, tour à tour sentimental et enjoué, à de véritables confidences en musique. C'était son âme qui chantait ! Les veloureuses et félines nuits d'été, par les fenêtres ouvertes

sur la place anonchalie en attendant le fracas des charrettes maraîchères et des fardiens de corporations maritimes, le vieux carillon des frères Hémony, les facteurs français établis à Anvers, inauguré au xvii^e siècle, par le fameux carillonneur Crama, réveillant ses notes aériennes dans le beffroi de la cathédrale proche de là, donnait la réplique au piano de Benoît et nous avertissait du vol trop rapide de ces heures totalement harmonieuses...

Durant le séjour d'environ deux ans que je fis à Cappellen, le joli village anversoïis, non loin de la Hollande, aux confins des alluvions de l'Escaut et des sablons de la Campine, Benoît vint plusieurs fois me voir et d'aimables souvenirs aujourd'hui imprégnés de la navrance du regret se rattachent à chacune de ces visites d'il y a vingt ans.

Vivrais-tu encore, toi, Chareltië Deridder, maître bourrelier et chef de la fanfare « Les XXXIV », qui tirais de ton cornet à piston de si agrestes et intrépides stridences ? En ce cas tu te rappelles certainement la harangue de félicitations que t'adressa en une impeccable *mœdertaal* (1) le maître Benoît, après que, prévenus de sa présence chez moi, votre président d'honneur (on était ambitieux à cette époque), vous vîntes, à la nuit tombante, lui donner une sérénade sous le balcon de mon cottage ? Vrai, malgré le talent et le souffle que vous prodiguiez généralement, ô mes féaux et frustes amis, en ces préliminaires aux tournées de bières blanches et dorées, je m'en voulus presque de vous avoir invités à exécuter, pour faire fête à mon hôte, les plus militaires de vos pas redoublés et les plus galants de vos pots-pourris, car vous vous mîtes à sévir, accompagnés de torches presque incendiaires, à ce moment délicieux du café où le chantre de *Lucifer*, de l'*Escaut* et de la *Guerre*, s'étant assis au piano, préludait par quelques accords à l'un de ces nocturnes suaves et poignants qu'il composait séance tenante et qu'il oublia toujours d'écrire, et certes soit dit sans froisser votre amour-propre, vous seriez même les premiers à en convenir, sa musique valait bien la vôtre ! A ce déchaînement de cuivres goulument embouchés et induits en vibrations forcées, Benoît sursauta sur son tabouret à vis et s'écria : « A la trahison ! Au guet-apens ! » Mais son dépit, que je partageais, je te l'avoue, Chareltië Deridder, malgré toute ma partialité pour vos orphéonies aussi gaillardes que des bourrades, — ne fut pas

(1) La langue maternelle, le flamand.

de longue durée et il prit son parti de ce *tutti* de tubas et de trombones dont mes braves buccinators s'avisèrent d'accompagner, avec moins de discrétion que le carillonneur d'Anvers, son vespéral solo de piano.

Le concert fini, Benoît trinqua sans plus de façon que moi-même avec ces rustres mélomanes ; il complimenta les concertants en te donnant à toi, Chareltië, leur chef, du *heer kapelmeester*, du maître de chapelle long comme le bras dont tu les avais dirigés.

Enchantés, nos artistes le reconduisirent même à la gare aux accords de la *Brabançonne*, alternant avec *l'Où peut-on être mieux* et avec « le N°8 du petit cahier vert », notre *lijfstuk*, notre air favori, autrement dit notre morceau de ralliement.

Je gagerais que les éloges qu'il adressa à ces sonneurs de bugles, de trompettes et de bombardons étaient à peu près sincères surtout qu'à ce moment Benoît caressait l'idée de réunir en une vaste fédération tous les orphéons du pays flamand afin de leur faire exécuter un jour une grande œuvre patriotique spécialement composée par lui à cet effet. Soit dit sans vanité *mes XXXIV*, ne fût-ce que par la résistance de leurs poumons, se seraient distingués dans cette levée de pavillons sonores.

Benoît ne se borna point à vous prodiguer des compliments, à toi, Chareltië, et à tes hommes, mais il fit don à notre « société » d'une de ses photographies, avec autographe dédicatoire s'il vous plaît. Ce portrait ne sera jamais sorti des archives de notre humble « chapelle » villageoise. Mais une relique que celle-ci aura conservée avec un soin plus jaloux encore, c'est le manuscrit du pas-redoublé écrit par notre nouveau « membre d'honneur » spécialement à l'intention des *XXXIV* et que, poussant peut-être à l'excès l'égoïsme du dédicataire, ceux-ci ne firent jamais graver, ne jouèrent même jamais que dans l'intimité et pour leurs exclusives délices. Aussi ai-je tout lieu de croire que cette œuvre ne figure point dans la liste soi-disant complète de celles du maître...

C'est un « pays » et un ami de Peter Benoît, c'est aussi un artiste que je « pratiquai » et que je suis depuis de longues années, ce beau peintre Emile Claus qui, avec Théo Van Rysselberghe, Baertsoen, Constantin Meunier et vos impressionnistes Claude Monet, Renoir, Pissarro, Cézanne, Guillaumin, triomphent en ce moment au salon de la *Libre Esthétique*. Claus est en effet originaire de Vyve Saint-Eloi, village voi-

sin de Harlebeke, berceau de Peter Benoît, dans la West-Flandre. Cette terre turbulente, aux kermesses ensanglantées de rixes, pépinière de paysans batailleurs, a d'ailleurs été féconde en belles personnalités créatrices. Le jeune Claus rejoignit Benoît à Anvers, vers les 1874, à une époque où le musicien avait déjà fait sa trouée et pris la tête du mouvement musical en pays flamand.

Les débuts de Claus furent très difficiles dans la ville de Rubens. Tout en suivant les cours de l'Académie de peinture, pour subsister il lui fallait travailler avec d'autres camarades comme manœuvre et praticien à des « chemins de la croix » commandés, par les fabriques d'églises de villages, au sculpteur Geefs. Dès ses débuts, celui qui devait devenir un maître était épris de vie, de mouvement, de nature, de belle lumière claire et de tonalités radieuses et vibrantes. Aussi ne tarda-t-il pas à s'affranchir des poncifs anversoises et de ces colorations brunes et bitumeuses qui furent si longtemps chères à l'école des mauvais romantiques et historiens à l'huile qui sévissaient dans une ville au passé illustre. Son premier début intéressant fut, il y a vingt-cinq ans, un *Ecolier puni*, un petit villageois mis en pénitence contre un mur de préau d'école badigeonné et éclairé par un plein soleil faisant encore valoir la blondeur d'épis des cheveux, la carnation rose et le ragoût des nippes du jeune patient. Je me souviens d'autant mieux de cette toile qu'un de mes amis à qui un petit héritage permettait de jouer au Mécène — un Mécène de vingt ans! — et qui devait se faire depuis quelque réputation dans les lettres à Paris et à l'étranger, en fit l'acquisition sans marchander, comme il avait acheté à peu près à la même époque *Dans le Polder*, un des premiers tableaux du paysagiste Théodore Verstraete, et comme, plus tard, il devait en quelque sorte « étrenner » le sculpteur Constantin Meunier en qui la critique s'obstinait à ne vouloir saluer qu'un peintre. Après *l'Ecolier puni*, Emile Claus progressa à pas de géant, grâce à une communion étroite et constante avec la nature de ce beau pays de Flandre, à Astène, aux bord de la Lys, où le jeune artiste ne tarda pas à se fixer définitivement. Quelques années après son premier succès, il exposa le *Bateau qui passe*, une composition importante, d'une grande fraîcheur d'impression, d'un sentiment exquis et d'une exécution remarquable. Depuis, chaque fois qu'il a exposé, il a attiré sur lui l'attention des connaisseurs. Cette année, à la *Libre Esthétique*, il présente un ensemble d'œuvres rivalisant avec les plus lumineuses et les

plus vibrantes des paysagistes français énumérés plus haut et dont le « Mercure » a assez souvent constaté la maîtrise pour que je me dispense de parler d'eux à cette place.

Dans cette série de Claus définitifs rien de magique comme cet arbre littéralement embrasé par les flamboyantes pierres du soleil couchant ; non moins magistral ce *Passage des Vaches*, que vous vîtes l'an dernier à Paris.

Théo Van Rysselberghe expose aussi, à la *Libre Esthétique*, une série de tableaux merveilleux, d'une virtuosité sans rivale d'une sûreté d'œil et d'une souplesse de main presque déconcertantes et où, tout comme chez Claus, la science du « pointillisme » a été appliquée de manière triomphale. Van Rysselberghe expose un portrait de sa femme et un autre de sa belle-mère, Mme Monnom, qui sont parmi les meilleurs de l'école moderniste ; j'en dirai autant des deux portraits au crayon noir — pointillés aussi — que van Rysselberghe a faits de notre ami André Gide et de Constantin Meunier. Cette exposition classe définitivement Emile Claus et Théo van Rysselberghe parmi les peintres les plus « forts » et les plus originaux non seulement de leur pays, mais de toute leur génération. Ce salon de la *Libre Esthétique* est d'ailleurs réussi et représente une sélection d'œuvres rapprochées et assorties avec le goût suprême et le piquant esprit d'initiative et de découverte qui caractérisent M. Octave Maus, le régisseur de ces friandes manifestations d'art. A citer encore un bas-relief de Constantin Meunier, des lithographies de Georges Lemmen, des étains de Charpentier et les superbes *Chalands sous la Neige* de Baertsoen.

GEORGES EEKHOUD

LETTRES ALLEMANDES

Deutsche Clansons (Bretti Lieder), Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 1. — Gregor von Glasenapp : *Essays; Kosmopolitische Studien*. Riga, Jonck u. Potiensky, M. 6. — Otto Spielberg : *Lebensweisheit eines alten Sokratikers*. Zurich, E. Speidel. frcs 4. — Otto Spielberg : *Die Moral der freien Mannesart*, Zurich, ibid., frcs 4. — REVUES : *Wiener Rundschau*. — *Die Insel* — *Buehne und Welt* — *Das litterarische Echo* — *Die Gesellschaft* — *Die Zukunft*.

En Allemagne, des jeunes gens voudraient réformer le café-concert et l'on a beaucoup parlé, ces temps-ci, d'une tentative de M. de Wolzogen pour acclimater à Berlin une espèce de Chat-Noir. A cette fin, on s'est meublé de la façon la plus